

Commentaires

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20701ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

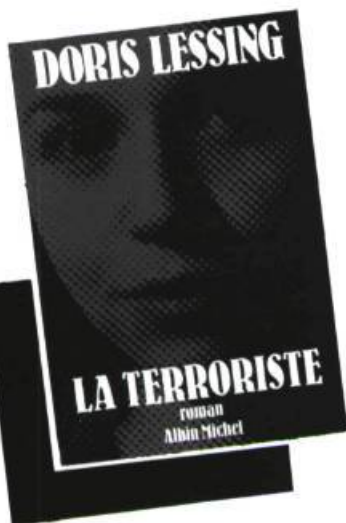
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (27), 27–29.

**LA TERRORISTE**

Doris Lessing
Albin Michel, 1986; 19,95 \$

Doris Lessing s'est bien amusée dans ce dernier roman. Sans être une de ses œuvres majeures, *La terroriste* a toute la saveur du roman léger que peut se permettre un grand maître de l'écriture. Avec un peu plus de distance et de causticité qu'à l'habitude, Lessing nous offre un nouveau portrait de société où on retrouve des thèmes qui lui sont chers: la révolte d'une jeune génération qui veut changer le monde sans bien le comprendre, la vacuité des discours sociaux, la difficulté et la douleur des relations humaines, la servitude des femmes.

Cette fois, on se retrouve dans un Londres tout à fait contemporain, le Londres de madame Thatcher et des squatters, des attentats de l'I.R.A. et de la bureaucratie municipale. Alice est en rupture de ban avec sa famille qu'elle exploite de façon éhontée pour faire vivre la cause et, incidemment, un petit ami qui lui rend bien mal l'amour qu'elle lui porte. Toujours de corvée dans sa commune de squatters, Alice refuse de reconnaître le leadership qu'elle exerce et se retrouve associée à une entreprise maldroite de terrorisme qui tourne au tragique.

Et pourtant, Alice n'a plus 20 ans; elle fait partie de cette génération de la trentaine, adolescents atardés qui n'ont pas

trouvé leur place dans la société. Sous le couvert de l'humour, Doris Lessing nous décrit le cul-de-sac de cette génération sans emploi, sans enfants, sans autre avenir que la prochaine manifestation et le prochain chèque d'aide sociale. Sans pointer du doigt, sans porter de jugement, elle nous pose la question de la responsabilité de cette faillite de l'individu et de la société.

Après 400 pages, on quitte comme toujours Doris Lessing à regret, en revoyant un peu partout autour de soi ses personnages, en portant ses questionnements.

Denise Pelletier

LA VIE FANTÔME

Danièle Sallenave
P.O.L., 1986; 24,50 \$

Le sujet de ce roman n'est certes pas nouveau: c'est l'histoire d'une passion troublante, d'une relation secrète entre une jeune bibliothécaire, un peu naïve, et un professeur de lycée, marié et père de deux enfants. Si le récit comprend quelques épisodes du passé de chacun, il s'en tient surtout à l'évolution de leurs rapports amoureux sur une période de cinq ans. Située à notre époque — dans les années 70, plus exactement —, l'histoire se déroule dans une petite ville française.

Le titre du roman me paraît accrocheur. Il signale, en tout cas, un parti pris en faveur de la jeune amoureuse. Celle-ci supporte difficilement la clandestinité commandée par la situation de son amant; le bonheur à temps partiel ne lui suffit pas. En effet, Laure croit au mariage et aux enfants, aux projets communs et à la valeur des activités quotidiennes. Et ses rêves sont moins érotiques que romantiques. Avec le temps, sa condition lui apparaît misérable: elle s'est condamnée à un *simulacre de vie*. Pour elle, comme pour Pierre, la *vraie vie* est ailleurs. Mais cet ailleurs est bien différent. Pierre apprécie,



justement, la *gratuité* de cet amour. Divisé entre sa vie familiale — sa relation convenue mais également affective avec son épouse — et sa vie d'amant, il n'est dupe ni de ses faiblesses ni de ses tricheries. Néanmoins, il s'accommode assez bien de la situation, mieux que ne saurait le faire son amante dont le bonheur vacille fréquemment dans la conscience aiguë de son aveuglement. Chez Laure, les désillusions s'accroissent. C'est d'abord le sentiment d'une profonde injustice. C'est aussi une jalousie exacerbée et sans remède, puisque l'infidélité de Pierre est «légitime». Mais, surtout, après toutes ces années d'*entente* — elle propose ce mot pour désigner leur relation, la soustrayant ainsi à une connotation sexuelle qui lui répugne —, Laure se trouve aliénée. Il lui semble, en effet, que leur «jeu obscène, brutal et réjouissant» s'accomplit «sans sa participation». C'est l'effet dramatique d'un déséquilibre entre les parties. La passion suffit, semble-t-il, à faire accepter les frustrations quotidiennes, à estomper aussi les divergences de parcours des amants — dix ans les séparent, avec ce que cela comporte d'expériences et de désirs. Sincères, pourtant, ils le sont tous les deux. Et leur histoire est sans issue.

Il en est de même du roman: sincère et sans issue. On sent poindre, ici et là, une critique du personnage masculin qui s'avère être égoïste et narciss-

sique. La plupart du temps, le lecteur/la lectrice est peu convié/e à se faire une opinion; on fait rarement appel à son discernement. Ce n'est pas que l'histoire suive une voie toute linéaire. C'est plutôt que le discours demeure celui du narrateur, d'un narrateur omniscient, omniprésent et analyste. Ses personnages lui servent, pour ainsi dire, de prétextes. Mais, si le récit est très *littéraire* — le style est même châtié —, la finesse et la justesse de certaines observations rendent le discours crédible. Il faut tout de même se demander comment ce roman peut-il reproduire aussi naïvement des préjugés et des stéréotypes sexuels. Ainsi, la femme est rêveuse, passionnée, sentimentale et... exploitée. À l'opposé, la frivolité et la frénésie sexuelle sont présentées comme des particularités masculines. Voilà qui situe le discours. La matière du roman a peu à voir avec celle de Kundera ou de Calvino, par exemple, dont Danièle Sallenave a traduit (en collaboration) *Si par une nuit d'hiver un voyageur*. Pourquoi comparer, me direz-vous? L'écriture de Sallenave — qui rétablit, comme le fait Belletto, entre autres, l'usage de l'imparfait du subjonctif — s'inscrit-elle dans la nouvelle voie du roman français? *La vie fantôme* est un roman bien écrit, *très écrit*, précisément. Malgré son côté traditionnel, il parle ouvertement de la liberté de choisir... ses propres lois.

Max Roy

LA PREMIÈRE FEMME

Nedim Gürsel
Seuil, 1986; 15,50\$

Au début, il y a eu Narcisse. Puis on s'est contenté de changer le nom du héros. Toutes les histoires de nombreux tombés en pâmoison devant leur image se ressemblent.

Récit d'initiation (sexuelle à un premier niveau) d'un adolescent de 16 ans, *La première femme* est construit autour des



figures entremêlées de la prostituée, de la mère trop tôt disparue (freudisme à bon marché?), de l'héroïne des romans de cape et d'épée (refreudisme...) et de la ville d'Istanbul aux «minarets pointus labourant la chair». Montage de souvenirs donc, marqué au sceau du dédoublement et du redoublement et qui renvoie sans cesse à lui-même. Bref, uniquement préoccupés de leur petite personne considérée comme le centre du monde, les petits-bourgeois sont partout les mêmes. À Québec, à Paris ou à Istanbul.

Pourtant l'adjectif est bien choisi, le verbe est juste, la phrase léchée, l'atmosphère intime et poétique, les sentiments habilement décrits. Mais cela ne saurait suffire. Lautréamont, déjà, écrivait que la poésie doit avoir pour but la vérité pratique. Ce que Paul Éluard explicitait plus tard en ces termes: «L'artiste est un témoin à charge et à décharge, son rôle est aussi bien d'exalter la réalité que de dénoncer les crimes que l'on commet en son nom.» Rien de tout cela dans ce court roman où il n'y en a que pour une banale nostalgie d'un monde révolu, celui de la première adolescence et d'une Turquie à jamais différente de celle que le narrateur (notre adolescent quelques années plus tard à Paris) a connue.

Ceci pour dire que la littérature, lorsqu'elle court sur la

ligne du cercle (vieux) de l'onanisme, lorsqu'elle bloque au stade de l'autogratisation, n'est plus qu'une forme alitée.

Richard Tardif

LE CHINOIS DE LA DOULEUR

Peter Handke
Gallimard, 1986; 19,95 \$

«J'ai besoin de ma douleur, maintenant je ne suis plus rien que par elle».

J.M.G. Le Clézio

Andreas Loser est un archéologue autodidacte bizarrement spécialisé dans le dégagement et l'analyse des seuils de temples et d'habitations disparus, recréant à partir d'eux ce qui se tenait à la place du vide créé par l'usure du temps. De même, il nous invite dans ce roman à deviner et recréer sa personnalité et son histoire, la narration n'en étant que le portique. Le récit commence alors qu'il baigne dans une sorte d'absence, mais cet état de grâce se trouve rapidement brisé par un meurtre absurde qu'il commet (comme le Meursault de Camus) et par la violence qui sourd de lui, de Salzbourg et de ses habitants. Cette violence est une manifestation de la douleur qu'il appelle comme une effraction des limites de l'identité. En brouillant toutes les frontières, elle fait apparaître en soi un corps jusque-là étranger. Elle l'entraîne à assumer sa personnalité tandis qu'il erre à la périphérie de la ville, tournant autour de son centre énigmatique sans oser y pénétrer. C'est ce centre obsédant et vide, tout comme lui, qui appelle un délire luxuriant sur le thème de la transformation et de la mouvance du paysage.

Comme chez Gadda, le thème de la douleur appelle dans ce roman de Handke les thèmes du meurtre, de la folie, de la négation de soi et un style qu'il faudrait qualifier de topographique. Mais c'est surtout à Virgile qu'il nous renvoie très explicitement. Les lecteurs qui



survivent à l'ennui endémique de ses romans pourront s'amuser à en relever les traces enfouies ici et là, cherchant par exemple à savoir si le rocher qui intrigue tant Loser ne serait pas celui de Daphnis, ainsi métamorphosé pour le punir de son insensibilité à l'amour. Il est jusqu'au thème du seuil qui peut le rappeler: les sculpteurs du Moyen Âge, délirant sur le vers sibyllin de la quatrième églogue des *Bucoliques*, plaçaient Virgile au porche des églises, dans la galerie des prophètes.

Christian Desflès

DIX MILLE JOURS

Daniel Apruz
Calmann-Lévy, 1986; 22,95 \$

L'un des petits bonheurs de commenter des livres, c'est sans doute de découvrir des auteurs qu'on n'aurait peut-être pas connus autrement. *Dix mille jours* procure ce plaisir. Voilà une œuvre romanesque tout à fait exemplaire: une belle simplicité d'écriture, un imaginaire qui emprunte tous les méandres du fantastique, des personnages insolites, une émotion vraie, et bien des surprises... Mais comment raconter dix mille jours?

Au premier abord il s'agit de l'histoire d'amour de Léonard le Balayeur et de Geneviève la Couturière. Ces deux

protagonistes vivent dans un quartier fort curieux d'une petite ville où le monde est à l'envers, où l'envers du monde gruge sans répit la réalité. De fil en aiguille les nombreux personnages des Godeaux, prisonniers de leurs dix mille rêves et victimes d'autant de désillusions, se souviennent des morts qui ont vécu des destins analogues. La roue tourne. Le récit se développe ainsi dans une suite fort bien orchestrée de courts témoignages, de petits contes sur tout un chacun, lesquels livrent et (re)créent tour à tour l'histoire (mythique) des Godeaux.



La démarche de Daniel Apruz — écrivain peu connu ici mais qui publie tout de même son 9^e roman — rappelle à maints égards celle de Marquez dans *Cent ans de solitude*. Sa manière de traiter le réel, de découper l'espace et le temps, de transcender les apparences a quelque chose de latino-américain. Quoique situés aux antipodes, Les Godeaux et Macondo sont jumelés. Mais Apruz procède avec une telle maîtrise qu'on ne saurait lui reprocher pareilles affinités. En portant sur ses personnages un regard aussi chaleureux, en réécrivant l'Histoire d'une façon aussi forte et profonde, il fait montre d'une imagination foisonnante, touchante, juste dosage de détresse et de désin-

volture. C'est donc un grand plaisir que de lire cette chronique audacieuse qui est d'ailleurs une véritable petite anthologie du merveilleux et du fantastique comme il s'en fait peu en littérature française.

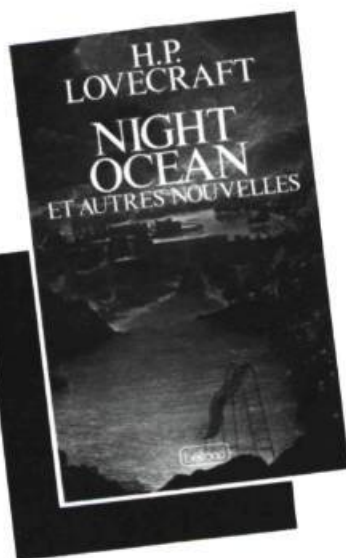
Michel Dufour

NIGHT OCEAN

H.P. Lovecraft
Belfond, 1986; 21,95 \$

L'œuvre de l'écrivain fantastique Howard Philips Lovecraft, né à Providence (Nouvelle-Angleterre) en 1890 et mort en 1937, est remarquable parce que s'y distingue un projet continu et parce que Lovecraft a créé, dès ses premières nouvelles, un monde duquel il n'a jamais dérogé. Ce projet: tenter d'exprimer une horreur indicible et indéfinissable causée par les manifestations des *Grands Anciens* qui ont, «par dérision ou par erreur», créé notre univers. Ces divinités monstrueuses, dont la forme *suggérée* par Lovecraft emprunte aux poissons et aux insectes, s'appellent Cthulhu, Yog-Sothoth, Nyarlathotep. Elles surgissent toujours dans la même ville d'Arkham, cité imaginaire que Lovecraft situe en Nouvelle-Angleterre et à l'époque où il écrit. Ses meilleures nouvelles sont sans contredit «La couleur tombée du ciel» (1927), «L'appel de Cthulhu» (1928), «L'abomination de Dunwich» (1929), «Celui qui chuchotait dans les ténèbres» (1931), «Le cauchemar d'Innsmouth» et «Dans l'abîme du temps» (1936).

À part ces chefs-d'œuvre où le sentiment de cette terreur indicible et toute en allusions est tellement fort qu'il se communique au lecteur (toute la puissance de ces récits réside dans ce sentiment transmis par l'auteur), Lovecraft a écrit plus d'une soixantaine de nouvelles d'inégal, voire de médiocre intérêt. Belfond a rassemblé les pires dans *Night Ocean*. Pitoyables fonds de tiroirs, les nouvel-



les publiées ici décevront amèrement les lecteurs de celles mentionnées ci-haut et feront ricaner les autres. Ces textes donnent de Lovecraft «une image plus précise et nous livrent les clés de son art poétique», prétend l'éditeur. Rectifications en disant qu'au mieux, ils constituent une curiosité littéraire. Certains textes, écrits en collaboration, sont particulièrement indigestes.

Les récits de *Night Ocean*, apparemment publiés naguère aux U.S.A. dans des fanzines de faible diffusion, n'auraient jamais dû en sortir.

Francine Bordeleau

DIMANCHES D'AOÛT

Patrick Modiano
Gallimard, 1986; 17,95 \$

Presque toujours chez Modiano le passé joue un rôle de première importance. En ce sens, il définit le canevas sur lequel les motifs du roman viendront s'ajouter les uns aux autres. Un passé ici de demi-pénombre et de pluie où se profile en toile de fond une histoire d'amour vécue à Nice et au bord de la Marne.

Le procédé narratif du flash-back auquel a recours l'auteur est connu en littérature. Une impression, un objet

singulier ou un personnage fugitif (comme ce Villecourt à la voix métallique et aux gestes obséquieux) et voilà que défilent les images, les intrigues, les amours d'une vie révolue.

Il va sans dire que Modiano excelle à mettre en scène ces retours dans le monde des fantômes où la vie semble facile et souriante en regard d'un présent médiocre. Mais rien ne dure et bientôt ce monde aussi part à la dérive: «Il suffit souvent de quelques années pour venir à bout de bien des prétentions» (p. 29).

grande difficulté: il n'y a rien à expliquer. Dès le début, ce n'était qu'une question d'ambiance et de décor...» (p. 128).

Pas étonnant alors qu'on mentionne si souvent au sujet de Modiano cette atmosphère particulière qui imprègne les personnages avant même qu'ils occupent leur place respective dans le roman.

Côme Lachapelle



Non seulement la vie a-t-elle raison des *prétentions*, mais des rêves aussi. Ceux par exemple de Sylvia et de son compagnon qui croyaient échapper aux pouvoirs maléfiques d'un diamant (encore une histoire de diamant, diront certains) appelé Croix du Sud et dont les possesseurs successifs avaient trouvé la mort en d'étranges conditions. Et ces rêves ne sont-ils pas encore plus puissants quand tout dans l'existence de ces deux personnages se rattache de loin ou de près à la rêverie, à la demi-pénombre, à l'oisiveté dans une ville dépeuplée par l'hiver. Si bien que la réalité perd de sa consistance et qu'il ne demeure plus qu'une *ambiance* et un *décor*: «Il faudrait lui expliquer tout, depuis le début. Mais voilà la plus

NOUVEAUTÉS

Amour

Giorgio Manganelli
Denoël/Arcane 17, 1986; 24,50 \$

Q.E.D.

Gertrude Stein
Vlasta/Remue-ménage, 1986;
14,95 \$

Moi, Tituba sorcière noire de Salem

Maryse Condé
Mercure de France, 1986; 22,95 \$

L'accusé

Emmanuel Robin
Phébus, 1986; 23,50 \$

Ailleurs

Henri Michaux
Gallimard, 1986; 5,95 \$

Danse à contre-jour

Joan Barfoot
Québec/Amérique, 1986; 16,95 \$

Essais étrangers

Anthropologie de l'esclavage

Claude Meillassoux
P.U.F., 1986; 35,50 \$

Cour d'amour

Jeanne Bourin
Archimbaud/Seghers, 1986;
26,30 \$

Le dernier Dali

M. Carol et autres
Lieu commun, 1986; 24,95 \$

La conscience critique

Georges Poulet
José Corti, 1986; 35,00 \$

Chronique indiscreète des mandarins, T. 1 et 2

Wou King-Tseu
Gallimard, 1986; 14,95 \$

Le drame de l'inceste

Joël Weiss
Garancière, 1986; 13,25 \$